

Les Corbeaux sur nos plaines

POSTFACE

LORSQU'ON émergeait, décidé à écrire, dans le monde francophone des années 1963-1965, les choses n'étaient pas simples.

Personnellement, j'avais un problème à la fois linguistique et culturel.

Ce que j'avais pensé écrire un jour, c'étaient des romans épiques en italien. Lorsque mon enfance ballottée m'a fait échouer à Lausanne, coupée de mes racines et de ma langue maternelle, je me suis dit qu'il fallait renoncer. Je ne concevais pas qu'on puisse être écrivain dans une langue apprise. Je pensais ne plus pouvoir écrire en italien mais, en français, j'avais la sensation de ne pas vraiment réussir à exprimer ce que je voulais dire.

Ce qui faisait fureur en français à l'époque, c'était un type de récit qui m'était complètement étranger. Toute ma vie scolaire suisse a été vécue au milieu des interdits du Nouveau roman. Finis les personnages, finie la psychologie, sus à l'action!

« Le roman n'est plus l'écriture d'une aventure, mais l'aventure d'une écriture », proclamait Jean Ricardou.

Parallèlement, je découvrais le surréalisme qui allait même plus loin et considérait que le roman était une insoutenable falsification, acceptable au XIX^e siècle, mais ringarde au XX^e. Pour raconter la rencontre entre un homme et une femme, André Breton avait écrit *Nadja*, un livre qu'il prétend laisser « battant comme une porte dont on n'a pas à chercher la clef ». Un livre qui parle d'une vérité non travestie car, proclamait Breton, « les jours de la littérature psychologique à affabulation romanesque sont comptés ».

Mais en lisant *Nadja*, que j'aimais beaucoup, je me suis dit cent fois que de toute évidence même l'homme qui voulait décrire la réalité de manière transparente l'agençait de telle sorte qu'il fallait bel et bien posséder des clefs pour la retrouver ; tracer la frontière entre le « réel » et le « romanesque » (ou faut-il dire le « romancé » ?), ce n'était pas aussi simple qu'il voulait bien le dire.

Cela a encore accru ma perplexité.

Avec le Nouveau roman, l'artificialité était à son comble. « L'aventure d'une écriture » se passait, en ce qui me concernait, sur une autre planète, et cela me faisait profondément souffrir : car, si c'était là ce que les lecteurs attendaient de moi, je ne pouvais pas le leur offrir. Mes dieux, c'étaient Stendhal ou Dumas, c'étaient les Anglais et les Américains que j'avalais à longueur de journées et de nuits. J'avais eu la chance d'apprendre l'anglais à quatorze ans, et j'avais dévoré dans leur totalité des écrivains

tels Jack London, pour qui j'avais une véritable vénération, Jane Austen, Emily Brontë, Charles Morgan, John Galworthy, Scott Fitzgerald, Howard Spring, Nevil Shute, Walter Scott, Henry James, ainsi que les auteurs de romans sociaux, classés « polars » en français : Hammett, MacCoy, Chandler, Goodis, Himes et ainsi de suite, il y en a tant que je ne peux en donner une liste exhaustive. J'étais profondément impressionnée par l'Américain Rex Stout, qui avait réussi à exprimer dans un polar (*The Doorbell Rang*, On sonne à la porte), vendu à des centaines de milliers d'exemplaires, une condamnation sans appel du maccarthysme, plus efficace et plus généreuse, parce que compréhensible pour le plus naïf des lecteurs, que bien des textes politiques ou des « nouveaux romans ». Et il y avait les Hemingway, les Truman Capote, les Nelson Algren, sans parler des grands romanciers italiens, de Manzoni à Levi ou à Sciascia – bref un vaste territoire littéraire, dans lequel je me sentais à l'aise, et qui contredisait encore plus, si possible, ce qui se passait dans le monde francophone.

*

* *

J'ai abordé mon premier roman dans une confusion assez abyssale : d'abord, serait-ce un roman ? Un « nouveau roman », c'était impossible. Du vécu, mais comment le mettre en forme ? Le mien propre avait-il le moindre intérêt ? Et les lecteurs ? Qu'attendaient-ils de moi ?

J'ai tenté de faire une synthèse des divers courants entre lesquels j'étais ballottée. Dans la mesure où je ne me sentais le droit d'en ignorer aucun, ce que j'ai entrepris était en fait complexe : les contraintes que je m'étais imposées étaient difficiles à concilier.

J'ai commis une erreur classique : j'ai voulu exprimer explicitement dans un roman mon credo politique (généreux, mais confus). Nous venions de vivre l'époque Kennedy, nous voyions l'indépendance de Cuba, le tiers-mondisme était à la mode, le Vietnam était en train de devenir la plaie ouverte de la conscience mondiale, l'Algérie et la France faisaient la paix après huit ans de souffrances dont nous avons eu des échos très proches. Je l'ai fait si maladroitement que j'ai noyé le récit proprement dit dans des considérations qui lui étaient étrangères.

Les Corbeaux sur nos plaines alternait entre des parties trop rapides (surtout pas de psychologie) et d'autres trop verbeuses (il fallait faire savoir ce que l'auteur engagé pensait du monde).

Là où le manque d'expérience s'est révélé le plus criant, c'est quand j'ai atteint le dernier chapitre : j'ai écrit plusieurs fins, toutes mauvaises, j'étais incapable de nouer la gerbe. J'ai fini par en bricoler une, qui était juste dans sa logique, mais d'une désastreuse maladresse. Après quoi, je me suis procuré les adresses d'une vingtaine d'éditeurs parisiens, et je leur ai envoyé des copies de mon roman, que j'avais mis au net sur des stencils à alcool et polycopié. Presque tous ceux qui ont répondu (une demi-douzaine) m'ont écrit qu'il

n'était pas abouti, ou qu'il n'entrait pas dans leur programme, sans autre explication.

J'ai finalement reçu un coup de fil des éditions Flammarion. La lectrice voulait faire ma connaissance. Je suis allée à Paris, et j'ai rencontré cette lectrice inconnue : elle s'appelait Françoise d'Eaubonne, gagnait sa vie comme lectrice mais était elle-même écrivain. Elle m'a un peu expliqué ce qui n'allait pas (pas assez pour que je comprenne, ou accepte, ce que j'aurais dû faire), et m'a montré la fiche de lecture qu'elle avait rédigée pour les éditions Flammarion. « L'écriture est vivante, agréable et nourrie de poésie avec quelques naïvetés qui font "jeune" sans gravité », avait-elle écrit, et plus loin : « Il y a là des dons qu'il serait vraiment trop dommage de voir perdus, et un cas très émouvant et très vrai de femme de cette génération sortie de la guerre. »

Elle avait demandé l'opinion d'un deuxième lecteur : elle avait été défavorable. Flammarion avait renoncé à la publication.

Ce qui m'a le plus émue, c'est que Françoise d'Eaubonne avait manifesté une incertitude (avait-elle été trop sévère ?), et m'avait encouragée à aller voir Simone de Beauvoir de sa part, pour qu'elle donne son avis. Le cœur battant, j'étais allée au rendez-vous qu'elle m'avait procuré. Simone de Beauvoir m'avait écoutée avec beaucoup de gentillesse, m'avait promis de lire le manuscrit très vite, et de me dire ce qu'elle en pensait. Quelques jours plus tard, elle m'écrivait :

« Je suis embarrassée pour vous parler de votre livre ; il est juste à cette frontière où on se surprend

à dire: ce livre devrait être publié. Et on ne peut tout de même pas le dire. Vous avez un talent certain. Le début, qui est pourtant difficile à raconter, est très bien venu. Et beaucoup de scènes par la suite. Je ne sais pas exactement ce qui manque pour qu'on soit pris. [...] On ne s'intéresse pas suffisamment à Elena, vous parlez d'elle sans continuité. Et le récit de sa mort est bien artificiel. Cela vaudrait la peine de travailler: soit ce livre même, soit un autre, car je vous trouve beaucoup de qualités.»

Tout cela m'a véritablement bouleversée. Je ne pensais plus qu'à ça: puisqu'on me trouvait des « qualités », et que par-dessus le marché la personne qui disait cela était Simone de Beauvoir, que j'admirais éperdument, comment écrire un récit qui soit prenant, quelle forme lui donner? Celui que j'avais écrit pouvait-il être transformé? Je recherchais avidement (au point d'être casse-pieds) la compagnie de gens qui avaient fait et réussi l'expérience de l'écriture, pour tenter de leur arracher leur secret, je lisais comme une perdue pour trouver une réponse à mes incertitudes. Les défaillances de mon français n'avaient soudain plus aucune importance.

*

* *

Quelque dix-huit mois plus tard, *Gravé au diamant* est sorti pour ainsi dire tout seul de cette quête fébrile et de ce pénible processus de remise en cause. La révolte encore sourde, implicite, par personnages interposés, des *Corbeaux sur nos plaines* y éclatait avec toute la force que donnent le « je » et la tentative de description du vécu personnel. Je l'ai

écrit en deux mois, en grande partie à Londres. La construction, le style, le contenu, tout cela est soudain devenu évident à la sortie d'un tunnel dont je ne croyais plus que je verrais un jour le bout. C'est – en dépit de ma perplexité face à *Nadja* – André Breton qui m'a guidée : comme lui, j'ai remplacé les descriptions par des photos, je n'ai pas donné dans le psychologique tel qu'il l'entend (en dépit du fait qu'il y est beaucoup question de psychanalyse), j'ai tenté d'être aussi honnête, aussi proche du vécu, que possible.

J'ai refait la tournée des éditeurs parisiens, qui ont été moins réticents que la première fois. Certains d'entre eux ont même hésité. Mais, pour finir, aucun ne m'a publiée. Sauf qu'entre-temps quelque chose avait changé en Suisse francophone : des éditeurs s'étaient mis à faire paraître de la littérature romande contemporaine. Et la collection de l'Aire des éditions Rencontre a accepté *Gravé au diamant* sans même que je le lui soumette. C'est Michel Contat, une des vingt personnes à qui je l'avais fait lire, qui l'avait apporté au comité de lecture. Le livre a eu un succès foudroyant, la critique a été enthousiaste, la radio a créé un prix exprès pour moi, Simone de Beauvoir à qui je l'avais offert m'a écrit : « J'aime votre livre ; je viens de rentrer à Paris et je l'ai lu d'un trait. Vous avez un vrai talent et des choses à dire. » Elle voulait absolument qu'il soit publié à Paris. Mais avant qu'elle ne trouve un éditeur, les éditions Rencontre (maison mère de l'Aire) avaient décidé de distribuer elles-mêmes le livre en France, où il s'est bien vendu. J'ai ainsi compris que les refus sont relatifs.

Forte de ce succès, j'ai repris *Les Corbeaux sur nos plaines*. Pour pallier, pensais-je, le manque de continuité signalé par Simone de Beauvoir, j'ai découpé le livre autrement, j'ai essayé de rendre l'histoire plus prenante. J'ai gardé les longues digressions politiques. J'ai réussi à transformer un récit maladroit en un très mauvais roman, lourd et indigeste.

À juste titre, il a été refusé partout, y compris par l'Aire. Michel Dentan, le directeur de la collection, m'a écrit :

« D'abord, on ne voit pas très bien ce qui en fait le centre de gravité. Certes, il est centré sur le personnage d'Elena, certes, on voit bien quel est le point de départ, les événements bouleversants de l'enfance et leurs conséquences. Mais on voit mal vers quoi [le récit] s'achemine... C'est comme si le sujet disparaissait sous le poids de trop d'événements, de trop de thèmes. On aimerait un roman, avec ses lenteurs, son relief propre... En tout cas il nous semble dommage pour vous que ce texte soit publié dans sa disposition actuelle. »

J'ai demandé conseil à Nicolas Bouvier, avec qui je m'étais liée d'amitié et en qui j'avais confiance ; il a lu le texte dans sa version remaniée et m'a dit :

« Vos personnages sont forts, faites-leur confiance. Il n'est pas nécessaire qu'ils s'expliquent et se justifient sans cesse. Vous devriez éliminer le prêchi-prêcha, enlever les relents de Nouveau roman : ça donnerait quelque chose d'intéressant. »

Je me suis promis de le reprendre un jour, et puis le temps a passé, j'ai écrit d'autres textes et je

l'ai oublié. Quand je l'ai cherché plus tard, j'ai retrouvé la deuxième version, celle que j'avais mutilée, trop mauvaise à mon sens pour être retravaillée, et je me suis rendu compte que je n'avais plus aucun exemplaire de l'original. J'ai cessé mes recherches, et je n'y ai plus pensé, sinon pour me rappeler parfois combien ma première tentative de publication avait été un échec.

*

* *

Il y a quelques mois, le hasard a voulu qu'un exemplaire (copie violette, pâle et jaunie, d'un stencil à alcool) de la version originale, celle qu'avaient lue Françoise d'Eaubonne et Simone de Beauvoir, celle que je ne possédais plus, refasse surface chez un de mes amis.

J'ai d'abord relu cette histoire presque oubliée par simple curiosité. Enserrée dans une gangue de considérations inutiles, elle était là, prête à être dégagée des scories qui l'étouffaient. J'ai décidé d'essayer. Cette fois, aucune hésitation : j'ai enlevé le prêchi-prêcha, les répétitions, les italianismes, j'ai ralenti un peu le rythme des dialogues, pour, comme l'avait suggéré Michel Dentan, obtenir « un roman, avec ses lenteurs, son relief propre... » Il ne fallait surtout toucher ni au déroulement ni à l'action. Il fallait simplement être encore plus rigoureux dans l'angle choisi ; cela supprimait aussitôt « le poids de trop d'événements » déploré par Michel Dentan. C'était peu de chose : quelques heures de travail ont suffi.

J'ai appliqué de façon systématique une des « lois » du Nouveau roman, qu'en d'autres termes les surréalistes ont également exprimée : finis le regard omniscient de l'écrivain demiurge, l'œil qui voit dans la tête de tous les personnages, l'affabulation psychologisante. Il faut un point de vue unique, celui du narrateur. Je crois que c'est le seul moyen d'atteindre l'authenticité, même en adoptant la forme romanesque plutôt que l'autobiographie.

La seule chose qu'il a fallu récrire, c'était la fin, qui était confuse et maladroite. C'était un travail délicat, qui s'est apparenté à une restauration — je tenais à respecter l'esprit de l'intrigue originale.

Je ne voulais pas écrire un roman tel que je l'écrirais aujourd'hui. Je tenais à me limiter au travail qu'un lecteur de maison d'édition aurait pu faire ou m'aider à faire en 1965, s'il avait suffisamment cru aux possibilités de ce texte.

Je n'ai rien changé au nom des personnages principaux. Je ne me souviens plus de comment je les avais choisis, mais je tiens à dire que toute coïncidence avec des personnes réelles ne saurait être que fortuite.

*
* *

Plusieurs choses m'ont frappée pendant ce travail de « nettoyage » et de remise en forme.

Il y a d'abord le caractère encore très répressif de la morale sexuelle, implicite mais terriblement réel ; puis le pacifisme caractéristique de l'après-

guerre, rarement énoncé en tant que tel, toujours présent, et dont le corollaire était la volonté de se réconcilier avec une Allemagne devenue démocratique. Et puis on sent, dans ce récit entièrement écrit avant Mai 68, la révolte qui se prépare et qui allait, pour moi, exploser dans *Gravé au diamant*, écrit, lui, *juste avant* Mai 68. On ne veut plus être victime soumise. Les conventions ne sont pas immuables. L'avortement est un pis-aller, mais il est des circonstances où il lève l'hypothèque qui pourrait peser sur deux vies. Les femmes travaillent, et le fait que dans ce récit cela aille de soi est *per se* une revendication.

Il y a enfin le constat qu'il est impossible d'oublier les plaies de l'âme provoquées par la violence des guerres ; on peut s'en accommoder, on peut finir par les intégrer, mais les cicatrices n'en disparaissent jamais.

*
* *

Les Corbeaux sur nos plaines a enfin trouvé un éditeur à qui je l'ai soumis timidement, pour ainsi dire symboliquement : j'aurais compris qu'il ne le publie pas. Pour moi, le simple fait d'avoir donné à cette histoire la forme dont j'avais rêvé sans être capable de la réaliser, c'était comme si une affaire laissée en suspens aboutissait enfin. Le sac de regrets et de frustrations que, comme chacun de nous, je porte sur mon dos s'en est trouvé allégé.

Par ailleurs, *Les Corbeaux sur nos plaines* tombe peut-être à point pour commémorer à sa manière

l'Armistice dont c'est le soixantième anniversaire et la fin de la Deuxième Guerre mondiale, le plus grand carnage du XX^e siècle. À sa modeste façon, il rappelle que, de Verdun à Berlin, de l'Algérie au Vietnam, de l'ex-Yougoslavie à l'Irak, ceux qui vivent les guerres n'en sortent jamais indemnes. Quels que soient leur nationalité, leur situation, leur âge, qu'ils appartiennent au camp des vainqueurs ou à celui des vaincus, ils en portent à jamais les stigmates.

8 mai 2005